

M. MILLBOURN: Le directeur aura préféré perdre la clientèle du sénateur et du groupe de quatre plutôt que celle de quatre cents jeunes qui maintiennent les affaires de son restaurant.

L'hon. M. BEAUBIEN: Cela irait mieux à un jeune homme comme moi.

L'hon. M. DAVIES: J'aimerais vous montrer l'envers de la médaille maintenant. L'an dernier, je suis revenu de la Floride en automobile et j'en suis venu à la conclusion que la nourriture et le service dans nos restaurants canadiens sont supérieurs à ce qu'on trouve aux États-Unis. En revenant de Washington, je me suis arrêté à Harrisburg, qui est une grande ville. La salle à manger était fermée,—il était 8 h. 45 et nous étions cinq,—alors, nous sommes rendus à un restaurant, et je puis vous dire que c'était affreux; je n'ai jamais rien vu de semblable au Canada. Je ne crois pas que nous ayons raison d'avoir honte de nos restaurants en les comparant à ceux des États-Unis.

L'hon. M. ISNOR: Monsieur Millbourn, souscrieriez-vous à l'idée exprimée par M. Caswell quant au change?

M. MILLBOURN: J'ai écouté avec un très vif intérêt M. Caswell s'exprimer sur ce point. Je ne puis parler que des 1,300 membres de notre association, à travers le pays, qui acceptent au pair les devises américaines. Mais il y a une limite à ce que nous pouvons supporter: 1 ou 2 p. 100, très bien, mais c'est une autre histoire quand le taux passe à 3½ ou 4 p. 100. Si l'on accepte au pair la monnaie à ce taux, le profit sur tout le repas y passe. Pendant la période achalandée du tourisme, c'est-à-dire pendant les quatre mois qu'a mentionnés M. Caswell, les restaurants font évidemment un fort commerce avec les touristes, jusqu'à 35 p. 100 de tout leur commerce pendant cette période.

L'hon. M. ISNOR: C'est un supplément aux affaires.

M. MILLBOURN: Non, pas toujours un supplément. Pendant la même période où nous accueillons les touristes, notre clientèle canadienne régulière est en vacances ailleurs. Ce sont les mois réguliers de vacances tant pour les Canadiens que pour les Américains, et les Canadiens ne demeurent pas chez eux seulement pour fréquenter les restaurants de tous les jours. Alors que le commerce touristique peut représenter 35 p. 100 du total, à la fin de la journée, la caisse peut contenir de l'argent américain dans la proportion de 75 p. 100 des recettes, parce que le change remis était en monnaie canadienne.

L'hon. M. ISNOR: J'ai entendu déjà la même chose. Pourquoi devez-vous remettre le change en monnaie canadienne?

M. MILLBOURN: Il n'y a pas d'obligation, monsieur, et souvent nous ne le faisons pas. Si le touriste retournant aux États-Unis tend un billet de dix dollars, il demandera son change en billets américains; tandis que s'il vient d'entrer au Canada, il demandera souvent de l'argent canadien, car il pourra passer une semaine ou dix jours au pays. A supposer que sa note se monte à un dollar, nous lui déduirons le change de son dollar, mettons à 3 p. 100, et lui remettrons \$9 en monnaie américaine, mais alors il perdra 3 p. 100 partout et toujours, chaque fois qu'il échangera un billet d'un dollar.

L'hon. M. ISNOR: Est-ce que cela n'occasionnera pas un ressentiment?

M. MILLBOURN: Non. Nous usons d'une grande délicatesse pour traiter le problème de cette manière.

L'hon. M. ISNOR: J'aimerais dire que j'ai toujours préconisé vivement l'acceptation de la monnaie américaine jusqu'à un certain point, bien que les gens qui vivent près de la frontière peuvent ne pas s'accorder avec moi. Il a utilisé le même argument que vous, à savoir que vous ne pouviez pas accepter un billet américain de \$10 ou \$20 et faire le change en monnaie canadienne quand la note n'est que d'un dollar. Alors je dirais qu'afin d'éviter cela, tout ce qu'il y a à faire c'est d'avoir en main \$20 en monnaie américaine et les renouveler à mesure qu'ils s'épuisent.